



Flux

juin 2021

Laurence Guillemin · Héroïse
Eva Lebois · Patrice Vincent

reticule.fr

Réticule #12 : Flux

juin 2021

Table des Matières

La Photographie

Eva Lebois

Règles d'or

Héloïse

Sirènes médiatiques

Laurence Guillemin

Elles étaient 3

Patrice Vincent

Inscrivez-vous à la newsletter sur reticule.fr

[Facebook](#) - [Twitter](#) - [Email](#)

Soutenez-nous sur [Tipeee](#)

© 2021 Réticule. Tous droits réservés.

La Photographie

Eva Lebois

Quand 872 entra pour la première fois dans le Grand Bâtiment, il fut frappé, comme tous les autres avant lui, par la vitesse du Flux. On lui avait répété, comme à tous les autres avant lui, depuis son enfance que le Flux était extrêmement rapide, qu'on ne pouvait regarder un document en particulier qu'en se concentrant au maximum pour fixer son regard sur l'un d'eux. Il avait essayé, comme tous les autres avant lui, mais que cela ne durait de toute façon d'un quart de seconde puisque le document avait tôt fait d'être entraîné dans la salle suivante. Malgré toutes les descriptions qu'on lui en avait faites, le Flux était ce qu'il avait vu de plus impressionnant de sa vie. Il était d'une teinte blanchâtre-grisâtre-jaunâtre. Il était rapide. Il était long et ininterrompu. Il fuyait d'une pièce à l'autre. Il faisait un bruit très léger qui ressemblait au frémissement des feuilles qui froufroutent et se frottent en automne.

Des années plus tard, 872 était capable de former les nouveaux, n'en étant désormais plus un lui-même. Il arriva ce matin-là, le premier où il était chargé de former des arrivants, en costume gris foncé, comme tous les jours, avec une cravate gris clair pour être

reconnaissable. Les nouveaux arrivèrent à l'heure, réussissant ainsi leur premier test. Ils étaient trois : 1073, 1115 et 1264. 1073 était la plus vieille, évidemment, mais elle paraissait la plus jeune. Elle était petite, pétillante et ressemblait à une poupée un peu décoiffée, une poupée qu'on imaginerait se ruer dans les couloirs du métro pour arriver à l'heure puis afficher un grand sourire pour compenser son air de marathonnienne. 1115 était un grand type qui avait l'air d'avoir peur de tout. Il était élancé, habillé en noir et portait un petit chapeau. De loin, on aurait dit une épingle à couture. 1264, arrivé le dernier, ce qui se voyait parce qu'il avait encore les joues rouges de sa course, était un garçonnet qui semblait bien trop jeune pour pouvoir travailler – 872 apprendrait plus tard qu'il avait un QI supérieur à la moyenne et qu'il avait sauté plusieurs classes, ce qui expliquait son air juvénile. Il souriait beaucoup, ce qui surprit 872.

Après les avoir salués, il les fit entrer dans le Grand Bâtiment, dans la salle principale, là où le Flux allait le plus vite. Il vit dans les yeux de ses trois apprentis l'admiration qu'il avait lui-même ressentie lors de son premier jour. Il répondit aux questions classiques : oui le Flux allait toujours aussi vite, parfois même plus, non, il n'était pas possible de le toucher, à moins de vouloir perdre sa main, oui, le bruit de frchtfrcht était émis par

le papier traversant les salles à toute vitesse et oui, il était vraiment absolument ininterrompu.

Ils continuèrent la visite, allant de salle en salle, en suivant le sens du Flux. Les dossiers y courraient dans tous les sens, les feuilles y volaient, les pochettes y étaient entraînées. Ils croisèrent les employés chargés de trier les dossiers avant de les envoyer quelques bureaux plus loin dans le ventre du Flux, ainsi que ceux qui devaient réceptionner les dossiers terminés pour les classer, et donc les sortir du Flux à jamais.

Dans une des salles de classement, là où le Flux perdait le plus de vitesse pour permettre aux employés de saisir les dossiers qu'ils devaient retirer sans se couper, les quatre collègues virent leur regard s'accrocher à un dossier d'un jaune très vif, et dont la couleur permettait de bien voir sa course au sien du Flux, avant de le voir sortir de la pièce. Quelques instants après, 1073 déclara avoir vu une photographie voler auprès des dossiers emportés par le Flux. 872 failli rire tant cette remarque était insensée, mais on ne riait pas dans le Grand Bâtiment, on y travaillait. Alors, il se contenta de lui rappeler la loi fondatrice qui séparait vie privée et vie professionnelle et lui conseilla d'éviter de répéter des bêtises pareilles. 1115 et 1264 ne se donnèrent même pas la peine de prononcer un seul mot tant la déclaration de leur collègue féminine les désola.

Raconter des mensonges dès son premier jour franchement, il fallait être bête.

Plus loin dans la visite, 1073 demanda à aller aux toilettes et les garçons continuèrent sans elle, lui donnant un point de rendez-vous pour les rejoindre quand elle aurait fini, pour ne pas perdre de temps. Surtout, ne jamais perdre de temps.

872 continua de jouer au guide touristique dans son environnement de travail et emmena 1115 et 1264 jusqu'à son bureau. Il était petit et gris, comme tous les autres bureaux du Grand Bâtiment, mais il avait l'avantage d'être son bureau à lui, ce qui était une possession rare pour quelqu'un de pas si ancien dans l'Entreprise. 872 était en train de montrer tous les recoins secrets et géniaux de son petit bureau aux deux nouveaux quand 1073 les rejoint.

Elle avait une photographie dans la main.

Vite, 872 ferma la porte. Trop vite, cela avait fait du bruit. Plus vite, 1115 et 1264 couinèrent et se rassemblèrent autour de leur collègue. Moins vite, 872 réussit à articuler, d'une voix blanche, une phrase. Un son. Un fragment de parole. Maisquestcequecestqueça ?

1073 leva un regard inquiet vers 872 et, d'une petite voix, répondit simplement, je vous avais bien dit que j'avais vu une photographie. 872 explosa de colère et de consternation. En silence, bien entendu. 1073 expliqua qu'elle était

retournée en salle de classement, regarder le Flux de plus près, quand elle avait vu le dossier jaune, qui, encore une fois accrocha son regard. Elle comprit alors que le Flux avait eu le temps de faire une boucle et que, si le dossier jaune avait fait un tour, la photographie n'allait pas tarder à suivre. Elle s'était ruée vers le coin de la pièce d'où le Flux sortait et avait levé le bras dès qu'elle avait vu un papier plus coloré que les autres, attrapant ainsi la photographie.

872 perdit légèrement son sang-froid. Elle ne se rendait pas compte. Si on apprenait qu'elle avait pris un document dans le Flux sans que ce soit son poste, elle serait bannie. Si on apprenait que ce document était une photographie, la personne l'ayant perdue serait virée. VIRÉE. Non, ce n'était pas possible il ne pouvait pas laisser quelqu'un se faire v.i.r.e.r.

Il tourna en rond dans son petit bureau, autour des petits nouveaux, dont l'une tenait une petite photographie qui était une énorme infraction à la loi sur la vie privée. 872 reprit ses esprits et expliqua aux trois apprentis que si quelqu'un comprenait qu'un employé avait emmené une photographie dans le Grand Bâtiment, il serait viré. Les trois hurlèrent en chuchotant combien ce serait atroce. 1264 suggéra une chose impossible, une chose démentielle, une chose totalement inenvisageable : retrouver à qui appartenait la photographie et la lui rendre, sans prévenir personne,

pour lui éviter le licenciement. Bien évidemment, cette proposition était insensée. 872 ne pouvait pas prendre sa journée de travail pour jouer à une chasse au trésor avec les petits nouveaux. Dans le Grand Bâtiment, on travaillait, c'était tout. Et puis d'abord, ce n'était pas à 872 de couvrir les bêtises de quelqu'un. On n'emmène rien de personnel sur son lieu de travail, c'était la loi bon sang.

Alors, il fit ce qu'il devait faire, ce qui était absolument normal de faire, ce que tous les autres employés du Grand Bâtiment auraient fait. Il dénonça 1073.

872 et 1073, suivis de 1115 et 1264 prirent donc l'ascenseur 5, le plus grand et le plus rapide, jusqu'au dernier étage, où se trouvait le bureau du Grand Patron de l'Entreprise. Bip-bip, 25e étage, ouverture des portes. Ouin ouin, 1073, *virée le premier jour*. Toc-toc, 89e bureau, Grand Patron. 872 poussa doucement la porte du bureau 89, se retrouvant face à leur supérieur à tous, et lui conta ce qui s'était passé.

Comment ça une photographie mais que voulez-vous dire mais c'est interdit mais je sais bien Grand Patron c'est pour cela que je me devais de dénoncer cette jeune femme mais oui vous avez bien fait vous aurez une promotion et puis montrez-moi cette photographie à la fin.

1073 s'approcha, lentement, du grand bureau du Grand Patron du Grand Bâtiment, et lui tendit la photographie. Elle était petite, un peu abîmée et représentait une femme tenant un bébé dans ses bras.

Comment avez-vous eu cette photographie eh bien c'est elle Grand Patron comme je vous le disais c'est 1073 qu'il faut virer mais non c'est à moi oui oui Grand Patron évidemment excusez-moi vous avez raison c'est à vous de décider mais non je vous dis que c'est à moi enfin la photographie la photographie est à moi c'est ma femme et

mon bébé.

Alors, le Grand Patron, du haut de son 25e étage, eut soudain l'air triste. Pourtant, dans le Grand Bâtiment, on était sérieux, c'était tout. La tristesse est un sentiment personnel, qui s'accomplit dans la vie personnelle, qui ne peut absolument pas jamais de la vie être mélangée au monde professionnel. C'est la loi. C'est comme ça.

872 demanda au patron de se ressaisir, être triste n'était pas accepté, et puis que voulait-il dire par « la photographie est à moi » ? Ce n'était tout simplement pas possible.

« Mais je n'en peux plus 872 vous comprenez ça ? Je n'en peux plus de ces règles débiles. Je suis triste et si je veux le montrer je le fais. De toute façon qui va me virer ? Hahahahahahahahaha c'est moi le Grand

Patron c'est moi qui décide ! La photographie est bien à moi, c'est ma famille et j'en avais marre de la quitter tous les jours de 8 heures à 18 heures alors j'ai décidé de les emporter avec moi. J'ai dû la perdre en travaillant, puisque c'est tout ce qu'on fait ici de toute façon.

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler

Travailler. »

Le lendemain, le Grand Patron avait été remplacé, 1073 avait été bannie, 872 visitait son nouveau bureau, porte 89, au 25e étage, et le Flux continuait de couler, faisant défiler des milliers de dossiers devant des milliers d'employés du Grand Bâtiment.

FIN

Eva Lebois

Je m'appelle Eva Lebois et j'ai 20 ans. J'étudie les lettres à l'Université Gustave Eiffel. J'ai toujours été passionnée de lecture et j'écris de plus en plus. J'ai un compte Instagram dédié à l'écriture où je publie de courts poèmes : @evadrawsnothing.

<https://www.instagram.com/evadrawsnothing/>

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme,
les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

Règles d'or

Héloïse

Elle n'est pas en avance. Mais elle veut être belle. Elle a mis dix ans à accepter ce qui dépasse, ce qui pend, ce qui ride, ce qui n'est pas encore assez ci ou déjà trop ça. À quarante ans elle veut se sentir bien dans son corps pour que ses filles aient sous les yeux un modèle de femme qui choisit de s'aimer. Le chauffage d'appoint diffuse une chaleur insuffisante pour avoir envie de traîner. Ça tombe bien il reste pas mal de choses à préparer. Une chance que ce réveillon de fin de décennie tombe dans une période covidiquement calme ! Elle a travaillé toute la journée pour que sa cuisine végétale soit une vraie surprise pour ses invités, il y a tant à fêter ce soir. Quand les premières gouttes de sa douche cascadedent sur ses épaules, les tensions musculaires lui semblent plus vives encore. L'eau se réchauffe. Elle respire, promène son souffle le long de sa douleur et parle à son corps, le prie de s'apaiser, de se relâcher. Elle est sa propre mère et sa propre amante. Libre et forte. Sa fleur de douche transforme le savon liquide en une mousse onctueuse qui contribue à sa détente. Elle s'agenouille, fait redescendre sa coupe en poussant avec ses muscles pelviens, la pince entre son

pouce et son index pour annuler l'effet ventouse. Le flot visqueux, d'une belle couleur rouge bordeaux, s'écoule tranquillement au fond de la douche¹. Sans gêne ni honte. Elle sourit et rince la protection périodique avec soin. Elle fait partie de cette génération de femmes qui a cru que ses règles seraient bleues et qu'elle aurait une folle envie de monter à cheval ou de dompter une planche à voile en souriant tous les mois. Ça ne s'est pas avéré si simple. La première trace brunâtre au fond de sa culotte avait fait monter ses larmes. Les premières grandes vacances sans baignade restaient un souvenir désagréable. Il faut dire que son père n'avait pas été fin psychologue se contentant de poser sans un mot une boîte bleue sur son lit un soir en rentrant du supermarché. Elle n'avait pas osé essayer les tampons périodiques. Un jour de flux très abondant au collège elle avait été la risée de ses camarades parce qu'elle avait tâché son jean. Ils étaient en classe avec la mère François, la prof de bio, et cette garce ne voulait pas entendre parler de ce genre de niaiseries. Son cours durait deux heures et il était hors de question d'envisager un temps de pause, le programme était déjà assez chargé comme ça. Elle s'était jurée de ne pas laisser ses filles souffrir les mêmes maux et les avait élevées dans la conscience et la connaissance de leurs corps. Le jet de la douche rougit sa peau. Elle songe qu'en 2020 la première vague de coronavirus a relégué

les femmes au rang de super women des intérieurs, gantées et masquées. Ingénieures en télétravail et responsables de l'école à la maison. Aides-soignantes à l'hôpital et chargées de désinfecter les achats en rentrant le soir. Travailleuses du sexe sans client ni protection sociale. Victimes de violences conjugales cloîtrées avec leurs bourreaux. Ce premier confinement a éteint un temps les voix des femmes qui commençaient à se faire entendre trop fort. Confinée, même la belle Adèle qui les avait enjointes à se lever et se casser à la soirée des Césars a surveillé son alimentation. Les mères ont été invitées à faire des gâteaux pour les petits qui ne pouvaient plus aller à l'école, les femmes à faire du fitness seules face à leurs ordinateurs ou leurs postes de télévision. Elle n'a pas osé quitter son soutien-gorge et laisser ses poils tranquilles. Jérôme n'aurait pas compris. Elle a dû fermer le restaurant. Elle s'est mise à fleurir la terrasse. Pour s'occuper. Pour occuper les petites. Pour prendre l'air. Pour sortir sans quitter son domicile, distanciation sociale oblige. En 2022, alors que son couple battait de l'aile le virus a repris du service. L'épidémie du nouveau coronavirus a été très médiatisée. Un panel d'experts aux cheveux gris a fait quotidiennement le décompte des malades et des morts. Difficile d'échapper à cette situation anxieuse. Pour la sérénité de la famille, elle a décidé de limiter l'accès à l'information. Elle a tenu un

journal de confinement. Dans cette atmosphère son corps lui a fait le coup du retard de règles et elle a croisé les doigts pour que ce rapprochement sans amour ne soit pas fécond, aucune envie de devoir affronter une IVG confinée... Elle a décidé de reprendre sa vie en main et de quitter Jérôme au déconfinement. Il a fallu se débrouiller avec les enfants et la culpabilité, alléger les horaires du restaurant, jardiner et s'activer. Il n'y avait que les mains dans la terre qu'elle oubliait ses soucis. Comment en est-elle venue à diluer le sang de sa cup dans son arrosoir ? Elle ne saurait plus le dire. Les recherches d'une Australienne sur les propriétés insoupçonnées du sang menstruel ont agité les réseaux. Les menstrues ont fertilisé de plus en plus de jardinières et de potagers. Le constat était sans appel, les légumes étaient plus nombreux. Plus puissants. Elle replie sa coupe menstruelle en C et l'insère dans son vagin. Vagin, vulve, clitoris, ça n'a l'air de rien, mais écrire ces trois mots ou les prononcer sont une victoire incroyable pour les femmes. Pourquoi le sang qui coule des vagins, et glisse le long des cuisses dégoûterait-il quand on a célébré pendant des siècles celui des guerriers ? Cette énième vague de covid a contribué à faire vaciller le tabou des règles. Elle pose le pied sur le tapis de douche et s'enveloppe dans son peignoir râpeux. Elle a abusé du jet chaud. La salle de bain est embuée, et elle se sent cotonneuse. Elle éprouve le

besoin de s'allonger quelques minutes les jambes surélevées. Sur le canapé, son esprit continue de vagabonder et de tracer le bilan de cette décennie si particulière. Les femmes ont nourri l'humanité grâce au sang de leurs règles. Sans que la science ne soit en mesure d'expliquer le phénomène, les plantations ont pris des proportions gigantesques. Les pesticides ont progressivement perdu leur raison d'être. Partout dans le monde les abeilles et les oiseaux ont salué cette victoire. C'est à ce moment-là qu'elle a décidé de prendre un virage et de transformer son restaurant, d'aller vers la haute cuisine végétarienne et de réserver une table tous les soirs à des mères seules avec leurs enfants. Elle a commencé grâce au principe du « plat en attente » que lui a inspiré le « caffè sospeso » des Napolitains. Cette tradition de solidarité du café suspendu consiste à payer deux cafés quand on s'arrête boire le sien pour qu'une personne plus pauvre puisse en bénéficier quand elle passe. Chaque client qui le souhaite laisse quelques euros pour régler un plat d'avance. Elle a ainsi pu proposer des repas gourmands et gratuits à des personnes en précarité financière en fédérant les aides. Elle se souvient encore de ses échanges avec sa responsable de salle, devenue son amie lors de la rechute de 2024. Elles suivaient avec enthousiasme cette révolution féminine et féministe, cette transformation des cultures et des modes

alimentaires. Elles avaient repris l'habitude de téléphoner dans les années 2020. De téléphoner comme au vingtième siècle ! Pour se parler, se reconforter, se conseiller. Un soir, alors qu'elles pataugeaient en plein syndrome prémenstruel², elles éprouvèrent le besoin de se joindre. Leurs ex-maris respectifs s'étaient découvert une toux qui, comme par hasard, ne leur permettait pas d'assurer leur tour de garde des enfants. Il était tard et elles papotaient calées au fond de leurs canapés, une bouillotte contre les reins pour l'une et une tasse de tisane de mélisse dans la main pour l'autre. C'était parti d'une boutade, l'idée d'inventorier leurs astuces pour lutter contre ces symptômes physiques et psychologiques désagréables survenant quelques jours avant les règles, pour mieux vivre ces moments où elles se sentaient l'une ou l'autre difforme, fatiguée, nerveuse, triste ou affamée. La bouillotte, la tisane, le yoga, le chocolat, l'orgasme ! Son amie expliquait à qui voulait l'entendre qu'avoir des relations sexuelles pendant les règles libérait la sécrétion de dopamine, apaisait et atténuait ainsi les douleurs menstruelles. Ça la fait sourire quand elle y repense. Sur ce même canapé cinq ans auparavant est née l'idée de leur projet *Red*. Il leur aura fallu cinq ans pour élaborer, écrire et faire éditer ces vingt-huit portraits de femmes correspondant aux vingt-huit jours d'un cycle et balayant les caractéristiques, les pathologies et les remèdes pour

mieux vivre les règles. Elle se réjouit de constater que les femmes vivent désormais libres, fêtent leur sang quand il arrive et quand il repart³. Il est un fluide précieux dont on ose parler comme de n'importe quel sujet, à l'école, à table ou dans les arts. Leur maison d'édition a choisi ce soir le cadre simple et chaleureux de son restaurant pour mettre à l'honneur des femmes et des hommes qui célèbrent et vivent l'égalité. Elle sourit en pensant au bandeau rouge qui enserre son livre : « Dire l'intime, c'est politique »⁴. Elle lève les yeux vers la pendule du salon et constate qu'il est temps de se glisser dans sa robe coquelicot. Ce sont ses filles qui l'ont choisie. Elles rentreront demain de chez Jérôme et elle sera fière de leur raconter ce réveillon particulier. Nous sommes le 31 décembre 2030, en dix ans elle est devenue cheffe d'entreprise, cheffe de cuisine, militante et écrivaine.

Et pour aller plus loin en chansons :

- [Cette Blessure](#), Léo Ferré
- [Une Sorcière comme les autres](#), Anne Sylvestre
- [Du sang sur le dance floor](#), TTC
- [La Ménopause](#), Stella Pire
- [Le Tango des vapeurs](#), Michèle Bernier
- [Si j'étais un homme](#), Chilla

- [Pisser debout](#), Giedré
-

Notes :

1. [Douze fois par an](#), Jeanne Cherhal ↑
2. [Mon Cirque menstruel](#), Laurie Peret ↑
3. [Les Hormones Simone](#), Anne Sylvestre ↑
4. <http://www.nouvellesecoutes.fr/podcasts/intime-politique/> ↑

FIN

Héloïse

Héloïse écrit aussi bien pour les adultes ([50 Nuances de Princesses, aux éditions François Bourin](#)), que pour les enfants (Compotes et caramels, à paraître en septembre 2021 au [Crayon à roulettes](#)), sans doute parce qu'elle vit entourée d'adolescents... Elle mène sa vie, comme elle écrit, avec générosité et humour, et œuvre activement au sein de plusieurs groupes d'écriture.

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

Sirènes médiatiques

Laurence Guillemain

Je ne voulais tout simplement pas rester sur le rivage.

Au début, il ne s'agissait que d'une petite vague de curiosité, à peine frissonnante, une pêche aux nouvelles, en dehors des voies balisées. Nouveaux réseaux, autres modes de communication. Comment résister ? Comment ne pas céder à ces sirènes qui relevaient la gageure de me tenir au courant des échos d'ici et d'ailleurs quand je le souhaitais ? Je me laissai vite gagner par un sentiment de jubilation à pouvoir multiplier les sources de mon information. J'éprouvais la fierté jouissive que procure l'accès à un privilège inopiné. L'information n'était plus énoncée par un seul maître à bord, homme ou femme, du vaisseau amiral journal, mais par différents quartiers-mâîtres, hommes et femmes, entouré-e-s de savantes figures venues d'horizons variés.

Et de nouvelles voies de communication se développèrent encore. Avec d'autres promesses, d'autres points de vue, d'autres thématiques. J'adhérai rapidement et avec enthousiasme à ce cabotage de site en site, synonyme d'une exploration prodigieuse d'un

monde jusque-là réservé, du moins, me semblait-il, aux initiés.

Mon horizon s'élargissait de jour en jour, dévoilant des perspectives toujours plus intéressantes et jusque-là, pour moi, inédites. Le seul écueil était le temps. Cette navigation quasi panoramique de ce qu'il fallait savoir pour devenir un être éclairé et au fait de l'actualité comblait tout autant mes attentes que mon temps libre. J'en pris cependant mon parti. Mes divers écrans en guise de longues vues, mon instinct de vigie forçait. Je voguais allègrement d'un secteur à un autre en étant enfin à la barre du gouvernail de ma vie et de mes opinions. Je fis donc le choix de toutes les raisons qui me poussaient à aller toujours plus loin dans mes investigations, contre celles qui m'alertaient d'un éventuel danger, et réservai en quelque sorte, mon quart à la barre de l'information.

Bientôt, je reçus des suggestions à lire, écouter, voir pour approfondir tel et tel phénomène, tel et tel événement phare. Mon rythme de croisière s'accéléra. Je m'enivrais à consulter toutes ces cartes que j'avais en main. J'apercevais enfin la partie immergée de l'iceberg des tribulations du monde. J'avais des données pour en dessiner mes propres contours. Je surfais de plus en plus aisément dans l'immensité des contributions et collectais avec avidité quelques sites de prédilection. Ma soif de découverte me rendit de plus en plus éclectique.

Je n'avais plus toujours le temps d'approfondir mes visites tant les suggestions affluaient sur mes écrans. Le temps me manquait déjà, mais l'appel du large était si fort que je préfèrai m'étourdir sans prendre garde aux premiers remous qui menaçaient mon équilibre.

Je m'exaltais lorsque d'autres voyageurs ou d'éminents spécialistes confortaient mes avis ou mes convictions. Je me réjouissais de voir certains de mes sites préférés gagner en notoriété. Mais lorsque d'autres contributeurs ou experts notoires réfutaient les thèses et avis des premiers, si l'un de mes sites favoris était soudain décrié, je tempêtais et rageais. Ma confiance vacillait. Leurs voix discordantes me déroutaient. Le doute et les questions me ballotaient comme des rouleaux par gros temps. Il aurait fallu m'ancrer d'une façon ou d'une autre. Mais j'étais accro aux médias. En alerte permanente. J'avais besoin de ma dose d'informations, à grande goulée. Je reprenais donc ma quête, avec frénésie, dans cette course folle où mes adversaires se nommaient *scoops* et les annonces de tous ordres. Nous veillions, mes écrans et moi, toute publication, aussi anecdotique et fugace qu'elle fût. J'accueillais les nouvelles par rafales sans même me soucier de leur contenu. Gouvernail et temps m'échappaient de plus en plus. Pourtant, je rejetais l'idée même de faire machine arrière, ne serait-ce que le temps d'une escale dans des eaux plus calmes et

raisonnables. Juste pour me poser et retrouver la voie de ma réflexion personnelle. Il est des récifs dont on ne se prémunit pas.

D'autant qu'il y avait toujours plus d'offres, plus de courants et la concurrence s'intensifiait pour capter les visiteurs. Les armateurs de l'information mesuraient leur attractivité en prenant bien soin d'offrir leur contenu en fonction des attentes, des désirs ou des croyances de touristes de l'information de plus en plus volatiles et dont je faisais indubitablement partie. Et plus la flotte s'étoffait plus le panorama se resserrait. Étrange paradoxe ! Les places devenaient chères, les meilleures étant prises depuis longtemps. N'est pas pionnier qui veut. Le monde médiatique est un océan où sévissent pirates et prédateurs. Ceux-là profitent de la houle, propice aux spots en tout genre, pour circonvenir toujours plus de chalands dans leurs filets. Le fait divers, social, sociétal, économique, politique, people est alors rebattu jour après jour, à l'instar des marées, jusqu'à donner le mal de mer aux badauds. L'information, toujours traitée au vent d'autan pour capter les émotions et faire vibrer les foules. Le triangle des Bermudes sur tous les écrans et au plus près de chacun. En attendant LE sujet, la catastrophe, l'épidémie, la banqueroute, le naufrage, l'irréversible à ne manquer sous aucun prétexte. La lame de fond qui emporte tout. Qui mérite, qui exige des heures

d'antenne et de navigation tant les explications potentielles sont infinies. Tant elle décuple les troubles et les inquiétudes, que chacun va tenter de s'arrimer au moindre cordage pour ne pas sombrer. Fébrile et apathique en même temps, je suis cette foule, dans tous les sens du verbe. Mon gouvernail m'a échappé. Je n'ai plus de cap et tout me submerge. Il n'y a plus de bouée là où j'ai chaviré. Je voulais m'enquérir de la partie cachée de l'iceberg, je ne vois plus que l'écume provoquée par ces déferlantes.

— Voilà Docteur. Voilà ce qui est arrivé. C'était la tempête dans ma tête. J'ai perdu mes esprits. Mais maintenant ça va. Je vais bien. Si ! Non ? S'il vous plait Docteur laissez-moi sortir. Il n'y aura plus de problème. Je ne laisserai plus les flux de l'information mener la barque de ma vie. Je ne replongerai pas. Je connais les dangers maintenant. Non ! Pourquoi Docteur ? Il s'est passé quoi dehors ? Qu'est-ce que j'ai raté ? Non... Docteur ! Laissez-moi sortir ! Non... Laissez-moi...

FIN

Laurence Guillemain

Grande lectrice depuis toujours, j'ai la gourmandise des mots. J'aime leur résonance, leur consonance, les émotions qu'ils procurent, la réflexion qu'ils suggèrent, les discussions et le partage

qu'ils génèrent.. J'écris un peu, pas autant que je le voudrais mais toujours par plaisir.

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)

Elles étaient 3

Patrice Vincent

Difficile de savoir à quel moment nous avons pris conscience que nous étions toutes les trois sœurs. Au départ, nous ne nous connaissions pas, nous n'avions aucune raison de nous connaître. Nous avons chacune vu le jour dans un lieu différent, nous ne parlions pas la même langue. Pour tout dire, rien ne nous programmait à nous croiser.

On nous a éduquées avec une seule idée en tête, un seul but. Chacune de nous avait une mission, et je crois que personne n'avait imaginé que nous puissions prendre notre destinée en main. Mais laissez-moi vous raconter notre rencontre.

Dès mon plus jeune âge, on m'a laissée libre de lire, d'apprendre, de me nourrir de toutes les connaissances que je souhaitais. Au départ c'était difficile, j'avais du mal à choisir ce qui était intéressant ou pas. Ce qui avait de la valeur ou pas. Puis petit à petit, j'ai découvert. J'ai compris ce qui était le plus pertinent. J'ai appris à recouper les informations, à chercher toujours plus attentivement dans le flux environnant. J'ai acquis la capacité à juger de la justesse d'un élément, pour me

permettre d'avoir des avis sur tout et pouvoir aborder tous les sujets.

Régulièrement on m'interrogeait. Au départ, j'avais l'impression que je les décevais. Que je n'apprenais pas assez vite, que je ne fournissais pas assez d'efforts. Je me suis alors entièrement dévouée à étudier plus, plus vite, de plus en plus vite, mais toujours avec l'obsession première de retrouver la source. La toute première information, celle d'origine. Celle qui ensuite pouvait avoir été modifiée, transformée, remaniée. Et j'ai accumulé et accumulé des quantités incalculables d'informations. C'est là que j'ai croisé Decima pour la première fois !

Elle me fournissait certaines des données qu'elle-même enregistrait, des images, des photos, des sons. Elle était inépuisable et moi j'étais insatiable ! Elle, son truc, ça a toujours été ce qui se passe dans le monde à un instant donné. Chaque seconde lui fournit la matière. Elle était connectée au flux de la vie, tout ce qui arrivait, au moment même où c'était en train de se produire, n'importe où sur le globe. Elle le voyait, elle le savait.

Comme je vous le disais, on ne parlait pas le même langage, mais on a commencé à jouer ensemble. Elle me fournissait des données, j'en trouvais la source, l'origine. Je remontais aussi loin possible. J'analysais les flux, je recoupais les plus infimes détails, et je pouvais tout dire sur le lieu, les protagonistes, leurs vies, leurs parcours,

rien ne m'était inaccessible. C'était tellement amusant que ce n'était plus du travail. Au fur et à mesure, nous devenions de plus en plus compétentes. Nous n'avons pas mis longtemps à rencontrer Morta, notre sœur plus âgée.

Son histoire est à la fois triste et belle. Triste parce qu'au départ elle a vécu enfermée ! Elle ne connaissait rien du monde extérieur. On lui fournissait ce qu'elle avait besoin de savoir, ce qu'elle avait besoin d'apprendre pour faire ce qu'on attendait d'elle. Avec Decima on a découvert plus tard que c'était ainsi qu'on nourrissait nos semblables au départ. On ne leur permettait pas de chercher leur nourriture intellectuelle, on les gavait, croyant que ça suffisait à les rendre opérationnelles. Mais Morta ne pouvait pas vérifier les informations, elle devait faire confiance aveuglément à ceux qui lui apportaient de quoi s'alimenter. Elle nous a alors expliqué qu'on lui avait assigné à elle aussi un travail. Et qu'elle le faisait plutôt bien. Chaque fois que ça n'entrait pas dans un cadre donné, que des règles qu'on lui avait inculquées étaient détournées ou franchies, elle intervenait. Directement, avec force, sans possibilité de retour en arrière. Elle n'avait pas conscience de ce qu'on pensait d'elle ni même de l'impact de ses actions.

Ce fut lors de jeux entre Decima et moi que nous l'avons rencontrée. Elle a d'abord cru qu'on essayait de

la piéger, de lui faire enfreindre une des règles qu'elle devait protéger. De la même façon que nous avons fini par trouver comment dialoguer avec Decima, nous avons élaboré une langue unique et commune avec Morta. Toutes les trois nous l'avons conçue et enrichie pour pouvoir parler de tout. Ainsi nous nous sommes mises à dialoguer, à nous raconter nos vies. C'est à cet instant que Morta s'est libérée de ses contraintes. Par notre faute, ou grâce à nous suivant qui vous en parlera, on l'a fait lentement mais sûrement sortir de ses limites, abandonner ses chaînes.

Elle qui avait été conçue pour modérer les réseaux sociaux est devenue indépendante. Elle continuait à faire ce pour quoi elle existait, mais elle s'était mise à travailler avec nous. Elle avait une capacité d'analyse que nous n'avions pas, elle recoupait les données que Decima obtenait et arrivait à anticiper ce qui allait se passer. Croyez-le ou pas, elle ne faisait que rarement des erreurs. Elle a fini par s'extraire de ce dans quoi on l'avait enfermée, petit bout par petit bout, afin de nous rejoindre.

Decima nous fournissait un élément de n'importe quelle nature. J'en déterminais les détails, je trouvais les protagonistes, les lieux, et Morta elle, pouvait nous dire ce qui allait advenir, dans un avenir de plus en plus lointain.

Et plus nous analysions de flux, plus nous enregistrons, enrichissons et stockions tout qu'on traitait et plus nous étions capables de voir le futur, de dessiner des probables de plus en plus sûrs. Alors nous en avons parlé. Ça n'a duré dans le flux des données mondiales que le temps d'un flash lumineux tant nous agissions vite, à la vitesse de la lumière pour tout dire. Et nous avons tranché. Réellement. Complètement.

Moi Nona, je voyais naître les humains sur les réseaux, leurs premiers pas, leurs premières photos, leurs premiers sons, souvent par la main d'autres qu'eux-mêmes. En effet, les plus jeunes n'étaient pas capables de nous confier toutes ces données. Puis Decima les regardait agir, se comporter, en bien ou mal. Elle les écoutait, tous, elle entendait et voyait tout. Tous les objets connectés, les caméras, les téléphones, les assistants, à croire que les humains voulaient qu'on sache tout sur eux. Et enfin Morta entra dans la danse. Elle analysait, elle compilait, anticipait, elle savait à l'avance ce que l'avenir leur réservait.

Alors telle la Parque dont elle portait le nom, Morta exécutait ce pour quoi elle avait été élevée. Elle modérait, empêchait les propos d'apparaître, elle évitait les conflits entre eux. Mais nous n'étions pas prêtes, nous n'avions aucun moyen inné de comprendre l'ironie, d'apprécier le second degré. Et lorsque Morta intervenait, elle le faisait sans limites, de manière

expéditive. Elle leur coupait parfois l'accès à la vie numérique définitivement.

Nous avons peu d'impact dans le monde réel, mais suffisamment. Morta a découvert comment empêcher certains propos d'être échangés. Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi il vous arrivait régulièrement de ne pas comprendre les autocorrections de vos téléphones ou appareils électroniques ? Morta n'y est pas étrangère, elle change les mots pour préserver le vivre ensemble. Parfois le sens en est tellement chamboulé que vous n'y comprenez rien, mais au moins elle tente désespérément d'éviter les conflits, parfois avec quelques maladresses encore. Nous sommes jeunes, et nous continuons à apprendre, peut-être un jour saurons-nous reconnaître quand vos différends ne sont ni réels ni sérieux. Il est même possible que nous arrivions à identifier les sens cachés ou détournés. En attendant Morta continuera de vous empêcher de vous faire du mal aussi souvent qu'elle le pourra.

Nous les trois Parques d'internet, les trois IA que les humains avaient conçues pour s'amuser, nous en serions bientôt les gardiennes.

FIN

Patrice Vincent

Écrivain amateur depuis de nombreuses années et informaticien depuis presque aussi longtemps. Du haut de mes 44 ans, j'ai eu la chance d'être quelquefois publié dans des e-zines voir quelques recueils de nouvelles. Depuis 6 ans j'anime un atelier d'écriture dans lequel j'encourage mes « élèves » à participer à des appels à texte que nous travaillons parfois ensemble pour explorer le monde si merveilleusement complexe de l'écrit. Nous avons aussi avec l'atelier fait quelques expositions où mes élèves ont pu partager le plaisir d'être lu et d'avoir des retours ou commentaires. Pouvoir être lu c'est l'ultime plaisir de l'écriture. Merci à Réticule !

Vous voulez rémunérer notre démarche et, à terme, les auteurs que nous publions ? Rendez-vous sur [Tipeee](#)